

MISS SARAJEVO

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.

(Suite en fin d'ouvrage)

Ingrid Thobois

MISS SARAJEVO



BUCHET • CHASTEL

À la mémoire de Jean-Manuel Bourgois

et de la jeune femme du samedi 11 juin 2016,
Paris XV^e

Entre les printemps 2015 et 2018, l'écriture de ce livre a bénéficié d'une résidence en Savoie portée par la Fondation Facim, de la Seine-Saint-Denis (IN SITU), de la DAAC de Rouen (Anima'Docs) et du Lycée français Saint-Michel d'Istanbul.

© Libella, Paris, 2018.
ISBN : 978-2-283-03095-0
ISSN : 2110-0713

À F. & B., à ma sœur, à mes frères

*Ces traces spectrales que sont les photographies
assurent la présence minimale des parents dispersés.*

SUSAN SONTAG, *Sur la photographie*

PROLOGUE

Dans la dilatation du temps propre au désir, les dernières secondes démultipliées comme à l'infini, rien ne paraît plus éloigné que ce que l'on s'apprête à atteindre. Au moment exact de vivre, lorsque le fantasme cède place au réel, tout ce qui relevait de l'évidence se met à tanguer : on s'étonnerait presque de savoir respirer. Comment être certain, alors, de désirer encore ce qu'on a tant voulu ?

C'est dans cet état de fébrilité à peine supportable que les amoureux arpentent les halls d'arrivée des gares et des aéroports, que les navigateurs crient à l'odeur torréfiée de la terre, que les pères vont et viennent devant les salles de naissance, et que Nicéphore Niépce cherche au XIX^e siècle comment fixer l'image renversée au fond de sa *camera obscura*. À peine nées que déjà évanouies, ses « rétines » se refusent à toute éternité. Et cela fait des années. Avec l'obstination des génies et des enfants, l'ingénieur essaie, échoue, recommence, essaie, échoue, recommence. Rien ne lui importe sinon la soustraction de l'image à la course du temps. Mais les sels d'argent noircissent à toute allure, comme le ciel au plus lourd du mois

d'août à Saint-Loup-de-Varenes : sur la propriété du Gras, la nuit dégringole en plein jour. Une bourrasque fait claquer la porte. Nicéphore Niépce renverse sa chaise en se levant, martèle le plancher de ses souliers à boucle, piétine les centaines de papiers calcinés que le vent vient de disperser. Il empoigne les meneaux centraux et repousse le vent d'un symétrique effort pectoral, actionnant la crémone dans un même élan. La pluie bat les carreaux. Nicéphore se rassied, vidé, foulant du pied ses échecs de papier, pressant son crâne comme pour en faire jaillir la solution. Les gouttes de pluie se diffractent contre la vitre en tracés de mercure. Nicéphore ne dort plus. Il a maigri, pris du poids, remaigri et repris du poids. Il se couche à des heures impossibles, néglige ses enfants et sa femme qui ne lui pose pas d'ultimatum, mais le ton y est. La solution est au bout de son ongle ! Peut-être. Mais vue de l'extérieur, cette affaire n'est qu'orgueil et vanité.

Le Point de vue du Gras sera la première photographie de l'histoire, obtenue par l'exposition à la lumière d'une plaque d'étain enduite de bitume de Judée. Les Égyptiens se servaient de cette résine remontée de la mer Morte pour embaumer leurs momies, et les Babyloniens pour calfater leurs navires. Peu importe comment Nicéphore est tombé dessus. On est en 1827, l'ingénieur attend et redoute avec la même intensité que dix heures se soient écoulées. Lorsqu'il réussit à s'éloigner de sa table de travail, c'est pour rôder dans la maison, d'humeur exécrationnelle, d'un pas sonore, incapable d'avaler quoi que ce soit. Cette journée est la plus longue de son existence.

Enfin, l'horloge sonne dix-neuf heures, soit la fin du décompte. Nicéphore se plante devant le miroir. Il regarde ce visage que la vie lui a prêté, ce vêtement qui dit sa condition. Il mesure la petitesse de l'homme face à la tâche d'exister. Il s'éclaircit la gorge, inspire profondément, et dans une longue expiration se déclare prêt à recevoir une énième déception. Il relève ses manches. Tout le temps nécessaire au rinçage de la plaque d'étain dans un bain d'huile essentielle de lavande, c'est à peine s'il respire. Il élimine à l'alcool ce qui reste d'asphalte. Il transpire. Sur le papier apparaissent, inversés, la fenêtre ouverte, la volière, le pan de grange et le versant de toit. Pas de quoi se réjouir : d'ici quelques secondes, sans doute la lumière aura-t-elle une fois de plus carbonisé l'image, d'abord progressivement puis d'un seul coup, comme le feu lèche le papier avant de le happer dans une bourrasque d'oxygène. Nicéphore fait volte-face et fixe le ciel mobile. Il tâte ses poches à la recherche de sa tabatière. Il en tapote nerveusement le couvercle, l'ouvre, pince quelques grains de tabac râpé entre ses doigts et porte la poudre à son nez. L'extase n'est pas au rendez-vous. Il s'attaque alors à son ongle dévolu aux mauvais jours et, cette fois, jusqu'au sang. Dans son dos, le noir doit encore avoir anéanti ses espoirs, tendu son voile obscur d'un angle à l'autre du papier. Il est temps d'affronter la réalité. Nicéphore se retourne, chausse ses lunettes, se saisit du cliché.

Il en pleurerait.

Le papier est sec, et l'image persistante a cette fois tenu tête au soleil. Nicéphore la caresse de la pulpe de l'index. Étant donné le temps de pose, les lumières et les ombres

sont partout à la fois, si bien que cette première saisie durable de la réalité laisse déjà deviner la manipulation possible par l'image. Mais nous n'en sommes pas là. Nous en sommes au bouleversement d'un homme obstiné, mille fois récompensé. La mort peut venir le chercher. C'est ce que semble exprimer Nicéphore sur ce portrait, une douce indifférence dans le regard, le torse bombant sa redingote à col tailleur tandis que sa tête émerge d'un formidable nœud empire, circonvolution d'une lavallière de trois mètres.

L'image est devenue capable de traverser le temps. Forte de l'objectivité qu'on lui prête, elle fait figure de preuve.

1.

Depuis vingt-cinq ans, Joaquim Sirvins n'a pratiqué aucun aménagement dans son studio d'étudiant devenu son pied-à-terre : deux chambres de bonne réunies au cinquième et dernier étage d'un immeuble Louis-Philippe, Paris X^e, des velux en guise de fenêtres – pour unique vis-à-vis le ciel suturé de sillages. Ses voisins les plus bruyants sont les pigeons perchés sur les cheminées obsolètes auxquelles les toits de Paris doivent leur réputation, et qui roucoulent dans la chambre d'écho des conduits. Ils y installent leur nid pour pondre des œufs qui se fendilleront bientôt sous les coups de becs d'oisillons décharnés. On ne peut pas appeler ça une naissance. Une naissance, c'est lorsque deux corps cessent d'en former un seul, qu'un ventre se contracte et se vide d'un poids glissé au-dehors pour aussitôt s'ajouter à celui du monde. Mais l'œuf... La machine la moins sophistiquée est capable de lui fournir la chaleur suffisante pour qu'écloze un de ces volatiles si désagréables au toucher, le cœur presque palpable, toujours prêt à lâcher. Joaquim les déteste : il y a quelque chose de morbide dans leurs saccades de jouet mécanique. Pourtant, allongé sur son

lit, mains croisées sous la nuque, il peut passer des heures à les observer en contre-plongée. Sitôt le duvet remplacé par des plumes, l'oisillon est prié de savoir voler. Déjà, de nouveaux œufs attendent d'être couvés. Joaquim assiste à ce cycle effréné du vivant auquel il se croit étranger, pense aux toiles de... Chardin ? et s'endort incertain.

14 Un quart de siècle a beau s'être écoulé depuis la mort de sa sœur, Joaquim ne supporte pas les fenêtres ou les baies vitrées qui s'ouvrent classiquement, en grand, sans système de réduction d'entrebâillement comme il en existe, à tort ou à raison, pour ces objets d'inquiétude infinie que sont les enfants et les personnes âgées. Il fuit ce qui s'ouvre, béant, sur la plus petite hauteur. Ainsi sa vie s'organise-t-elle autour du vide à éviter, et c'est sur ce critère que Joaquim choisit les endroits où il se rend, les sujets qu'il couvre, les médecins à qui il confie ses problèmes d'acouphènes, et jusqu'aux personnes avec lesquelles il lui arrive de coucher, selon qu'il juge la rambarde de leurs balcons suffisamment haute, et l'ouverture de leurs fenêtres suffisamment petite, pour le prémunir contre toute pulsion.

Cette peur, improprement nommée « vertige », est suffisamment partagée pour que nul n'ait questionné Joaquim à ce sujet. Personne pour relever la subtilité de sa phobie : Joaquim pourrait monter au dernier étage grillagé de la tour Eiffel et regarder Paris, trois cents mètres plus bas, sans le moindre frisson – s'il ne l'a jamais fait, c'est par manque d'intérêt. Dans des ascenseurs au vitrage blindé, il s'est déjà laissé hisser sans déplaisir jusqu'au sommet de l'Arche de la Défense ou de la mairie de Tokyo, et a déjeuné de bon

appétit derrière du verre SÉCURIT à hauteur de skyline. Mais il reculera toujours devant un balcon ouvert au premier, un toit ou un échafaudage sans garde-corps, le premier rang sans balustrade d'une salle de spectacle. Mis à part Ludmilla, nul n'aura remarqué le raffinement de sa terreur relative à ce gouffre qui n'est qu'en lui. Il faut dire que Joaquim n'a jamais fait que se dérober, croiser des gens pour aussitôt les quitter, de pays en pays, de conflit en conflit, partageant tout au plus avec eux un verre au bar d'hôtels qui se ressemblent tous, peuplés d'insomniaques dont la guerre est d'une manière ou d'une autre le métier, qui se parlent sans jamais se raconter, se racontent sans jamais se parler.

15

Dans son pied-à-terre où il fait escale entre deux reportages au bout du monde, Joaquim ne tient debout que dans le boyau de la cuisine. Partout ailleurs il évolue courbé. Vingt-six mètres carrés loi Carrez. Quarante mètres carrés au sol. Ayant su utiliser le moindre recoin de son appartement, il s'est souvent félicité de son choix porté sur le biscornu – drôle de type que ce Gilles Carrez pour qui n'existait de salut qu'au-dessus de 1,80 mètre. Si Joaquim n'est pas petit, il passe de toute façon le plus clair de son temps assis à son bureau à vider ses cartes mémoire, à sauvegarder ses images sur différents disques durs externes et à les envoyer sur plusieurs *clouds*.

Lorsqu'un nouveau reportage l'appelle, quelques minutes lui suffisent pour rassembler des vêtements, jeter dans un tiroir un passeport aux visas compromettants et en choisir un autre, de manière à s'éviter des heures d'interrogatoire aux frontières. Il a rarement le temps de passer à la

rédaction du journal qui lui fait confiance depuis ses débuts. Il a atterri hier à Paris. Il décolle de nouveau après-demain. Ainsi Joaquim Sirvins vit-il, sac sur l'épaule, appareil photo au poing, ses souvenirs autant que possible au rebut.

Au pied de son lit, un gilet pare-balles s'oublie, gris de poussière. Chaque soir avant de se coucher, Joaquim s'impose de le regarder. Alors, c'est comme une pierre au fond de son ventre qui se met à peser. Plus de deux décennies le séparent pourtant de ce qu'il nomme laconiquement « Sarajevo » pour évoquer le point de bascule de son existence, une période bien plus qu'un lieu mais un lieu tout de même, clos et défait, un piège tendu par l'Histoire, dans lequel Joaquim, vingt ans tout juste, espérait trouver ce qu'il n'avait pas la force de provoquer. Au printemps 1993, la capitale bosniaque assiégée par les milices serbes et l'armée fédérale était devenue l'emblème d'une humanité réduite à son souvenir. La logique aurait été d'y mourir.

2.

Où le lit, le studio comporte pour unique ameublement deux tréteaux soutenant une planche recouverte de cartes d'embarquement, pièces et petites coupures en diverses monnaies, plans de villes, cartes de visite. Au mur, trois photographies punaisées : sous *Le Point de vue du Gras*, le port altier de Nicéphore Niépce ; sous le port altier de Nicéphore Niépce, un portrait d'enfants. En couleurs, sur fond glauque marbré, une fillette et un garçon vêtus d'un semblable uniforme bordeaux se tiennent épaule contre épaule, de trois quarts et regard caméra. Le temps finissant toujours par rendre leur gravité aux objets les plus légers, les trois images se sont échancrées à l'endroit des punaises, glissant de quelques millimètres jusqu'à se chevaucher.

Dès son invention, la photographie, thanatopraxie qui ne dit pas son nom, s'est invitée dans la sphère familiale, au premier rang des cérémonies marquant les âges de la vie. Simultanément, elle a poussé la porte des écoles : prises de vue collectives – les enfants alignés comme des perles – et prises de vue individuelles – portrait américain d'élèves aux

sourires crénelés. Économie de pellicule ou déni d'individualité, un seul cliché réunit le plus souvent les membres d'une fratrie, sourires décorant la porte du frigidaire jusqu'à échapper un jour au maintien de l'aimant.

Sur le portrait scolaire, Viviane a six ans, Joaquim neuf. Il leur manque à chacun plusieurs dents. La fillette commandée de sourire transperce le front du photographe d'un regard vert, vif comme une saute de vent au printemps. Elle vise juste à côté de l'objectif. Lorsque Joaquim regarde sa sœur cadette sur ce cliché, il en déduit que tout, il en déduit que rien, dix ans plus tard, ne laissait présager ce qui allait arriver.

3.

On ne se tue pas par abandon de la lutte – les religions ont inventé la rhétorique de cette prétendue lâcheté. On se suicide et on dévore la vie au nom d'un seul et même scandale : l'exiguïté du couloir de temps qui nous est alloué, dans lequel il nous est permis d'avancer mais jamais de faire demi-tour, ni de nous arrêter. On se tue après avoir longuement soupesé la vie, analysé ses accélérations et décélérations, afflux et reflux sanguins dans la carotide, et la sensation de vide qui s'ensuit. On se tue au moment d'aller mieux, dans l'équilibre retrouvé entre les artères chargées d'oxygène et les veines de CO_2 : se jeter par la fenêtre, c'est d'abord s'essayer à voler. Les couloirs des hôpitaux grouillent de proches hébétés – « pourtant, ces derniers temps, ça allait mieux » –, assommés au chevet d'un corps dont la poitrine obéit aux seules injonctions du respirateur. Et le médecin ne dispose que d'un morceau de nuit pour expliquer cette illusion d'optique et tenter de faire accepter l'utilisation d'une vie à des fins d'autres vies, le bien-fondé du recyclage de l'enfant, l'irréparable éparpillement.

Pour Viviane, la question du don d'organes ne s'était pas posée, sinon pour sa cornée.

– Hors de question.

Dans ces situations, il n'y a pas de place pour l'hésitation. Une seconde suffit pour savoir si la famille acceptera ou non de donner le greffon.

– Hors de question.

C'est oui ou c'est non, prononcé d'un même ton, le regard fixé sur le sérac qu'est devenue la vie.

– Hors de question.

Sans trop y croire, mais fidèle à son devoir, le médecin avait encore articulé ce que le père, Charles Sirvins, professeur en cardiologie, savait déjà :

– La cornée, ce n'est pas la couleur, pas l'iris, juste une calotte transparente destinée à recevoir la lumière, incapable de se régénérer parce que non vascularisée, et qui ne trouve son oxygène que dans les larmes.

– Hors de question, avait répété le père qui pour la première fois de sa vie donnait le sentiment de ne plus regarder cliniquement le monde, de ne plus seulement l'entendre à travers la membrane de son stéthoscope, et cette brusque humanité lui fendait le visage. Hors de question. Hors de question. Hors de question.

Enfermé dans cette locution qu'il ne cessait de répéter, pétrifié à l'idée d'un monde peuplé d'inconnus aux yeux vert-de-gris, Charles Sirvins avait tourné le dos à son confrère.

Il avait ensuite bataillé pour qu'on n'autopsie pas sa fille comme la loi l'imposait.

– Mais Viviane, ce matin-là, était seule avec Joaquim dans l'appartement !

Pendant la petite enfance du frère et de la sœur, dans les allées du marché le dimanche matin, tous les notables de Rouen se croisaient, se souriaient sans forcément aller jusqu'à se saluer, respectant le périmètre de chacun, légèrement mal à l'aise de s'être laissés surprendre dans l'intimité du dimanche en famille, un kilo de reines des reinettes, un poulet fermier, un neufchâtel sous le bras comme un sous-vêtement qu'on a laissé traîner, mais en même temps fiers d'avoir montré sa femme, son mari, sa progéniture – on n'avait pas su faire que des études. Joaquim, donc... Le confrère se souvenait très bien de cet adolescent brun et frisé qui ne ressemblait ni à son père ni à sa mère ni à sa sœur, un peu gras et très grand, si bien que cet embonpoint se transformait en sensualité tandis que la moue et les lèvres roses conféraient une féminité à cet air buté. Un garçon troublant.

– Viviane, ce matin-là, était seule avec Joaquim dans l'appartement...

Le médecin avait répété la phrase du père et l'avait laissée résonner. Cette seconde de silence dura une éternité.

Le père et la mère se mirent ensuite à répondre aux questions du confrère, voire à les devancer, sans se rendre compte que le médecin les menait sur sa propre pente, se substituait aux flics, posait des questions qui n'avaient rien avoir avec ceci pour mieux obtenir cela, corroborant les propos des voisins – de braves gens qui n'avaient rien vu mais tout entendu, encouragés par l'attention que les policiers leur portaient, ébahis de voir le chef de la brigade